

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	2
CHAPITRE I: LA TRADUCTION	4
1.1. ¿Qu'est-ce que <i>traduire</i> ?.....	4
1.2. Brève introduction à l'histoire de la traduction.....	6
1.3. Le rôle du traducteur.....	8
CHAPITRE II: LE NOM PROPRE	10
2.1. Difficultés pour définir le nom propre	10
2.2. Problématique de la traduction des noms propres.....	12
2.3. Classement des noms propres	15
2.4. Classement des noms propres du point de vue de la traduction.....	16
2.5. Synopsis de stratégies de traduction des noms propres	17
CHAPITRE III: LA TRADUCTION DES TOPONYMES	20
CHAPITRE IV: LA TRADUCTION DES ANTHROPONYMES	23
4.1. Aspects théoriques	23
4.2. Anthroponymes réels	24
4.3. Anthroponymes fictifs.....	26
CHAPITRE V: ANALYSE DE LA TRADUCTION DES NOMS PROPRES DANS L'IMMORALISTE	34
CONCLUSION	40
BIBLIOGRAPHIE	43

INTRODUCTION

L'idée d'étudier les noms propres en traduction paraît pour certains plutôt étrange. Il est facile de comprendre cette réaction, au regard de l'idée largement répandue selon laquelle «les noms propres ne se traduisent pas». Cette idée n'est pas récente et elle a fait preuve d'une résistance accrue à travers le temps. Cette affirmation est même transmise dans des ouvrages d'apprentissage des langues et des manuels de traduction. Cependant, même si cette théorie semble bien ancrée, certaines études récentes –utilisées pour le développement de notre travail– ont ouvert de nouvelles perspectives concernant cette traduction.

En plus de nous aider à éclaircir certains aspects sur ce phénomène linguistique, cette étude a pour objectif principal de montrer que la traduction des noms propres est plus complexe qu'on ne le croit. Il existe une grande diversité de stratégies, un grand nombre de procédés de traduction reconnus que le traducteur adoptera toujours d'une manière conditionnée.

En premier lieu, nous commencerons par exposer des concepts fondamentaux sur ce qu'est la «traduction», accompagnés d'une série de critères proposés par différents spécialistes en ce domaine. À la fin de ces lignes, nous présenterons la définition qui nous paraît la plus apte à représenter cette matière qu'est la traduction. Il est nécessaire aussi de contextualiser social et historiquement ce phénomène linguistique. Pour cela, nous aborderons brièvement l'évolution de la traduction, de l'Antiquité jusqu'à la culture moderne, en passant de l'oralité, la liberté et la littéralité à la traduction écrite en tant que phénomène individuel. À la fin de ce premier chapitre, nous analyserons le rôle du traducteur, en mettant en valeur la place fondamentale et éminente qu'il occupe à l'intérieur de cette discipline.

Après cette entrée en matière, nous aborderons, dans la deuxième partie, le concept de nom propre. Nous commencerons par mettre en relief la place de cette catégorie dans la société et, après, nous la définirons surtout à partir de critères morphologiques et sémantiques proposés par les grammairiens. La disparité de critères est principalement née de l'hétérogénéité du nom

propre en soi et par les différentes notions de sens qu'en ont les linguistes et les philosophes du langage. La question essentielle sera de savoir si les noms propres contiennent ou non quelques informations concernant ce qu'ils nomment ou identifient, s'ils sont des étiquettes vides de sens ou, au contraire, ils possèdent une signification. Par ailleurs, nous exposerons la problématique de la traduction des noms propres, une question très discutée par les différents chercheurs avec beaucoup de théories disparates sur ce sujet. Ensuite, nous procéderons à leur classification et finalement nous aborderons les différentes stratégies mises en place utilisées par les traducteurs dans leur transfert à une autre langue.

À fin d'étudier ce phénomène en profondeur, nous allons nous concentrer, dans la troisième partie, sur l'observation des toponymes et des anthroponymes, qui sont, de l'avis général, les plus représentatifs de la catégorie. À l'intérieur des anthroponymes, nous ferons la division entre les noms de personnes réels et fictifs. De cette façon, et grâce aux exemples trouvés surtout dans les textes littéraires, nous analyserons et illustrerons les différents procédés employés dans le processus de traduction.

Finalement, à titre d'exemple, et pour exposer les considérations antérieures, nous réaliserons l'analyse comparative et contrastive de deux versions différentes de la traduction espagnole de *L'Immoraliste* d'André Gide.

Avant tout, il est à noter que nous nous limiterons essentiellement à étudier la traduction des noms propres dans le sens : français langue source / espagnol langue cible, comme fondement de notre travail ; à l'exception du roman *El camino* de Miguel Delibes, que nous étudierons dans le sens contraire, et qui nous a semblé fort intéressant pour l'analyse des sobriquets et des surnoms. Cette étude sera suffisante pour réaliser une première approche à la traduction de noms propres, qui nous permettra de faire une première analyse et de tirer des conclusions à propos de ce sujet.

CHAPITRE I : LA TRADUCTION

1.1. ¿Qu'est-ce que *traduire*?

La traduction n'est pas une pratique récente. À la fois technique (elle est régie par des figures imposées) et artistique (le traducteur est aussi un écrivain), elle s'est développée au fil des siècles pour devenir une véritable discipline. «Exercice utile, exercice formateur, cette discipline devrait conserver une place privilégiée dans l'enseignement supérieur.» (Pelorson et Pérez, 1971, 1991 : 5)

Partons du principe que la théorie de la traduction doit reposer principalement sur la linguistique. La traduction s'exerce sur des textes ; et un texte est un ensemble de signes écrits que le traducteur doit analyser et décortiquer pour bien comprendre son sens. Ensuite, l'interprète/traducteur doit fabriquer dans la langue cible un autre ensemble de signes écrits qui correspondent le mieux possible à l'original.

Tout d'abord, il convient de souligner que la traduction n'est pas unique, qu'il n'y a pas une seule possibilité de traduire une expression, une phrase, un mot. Pour bien traduire, il faut d'abord comprendre le texte, puis l'écrire dans une autre langue en respectant le plus possible le sens, les intentions de l'auteur, les particularités et les nuances du style. La meilleure traduction est celle qui sacrifie le moins la richesse de l'original, ce qui implique une attention permanente envers la langue source, une connaissance aussi précise que possible de la langue, de la civilisation, de la culture et de la littérature du pays où a été créé le texte à traduire.

La première question que nous devons nous poser est la suivante : ¿Qu'est-ce que *traduire*? La première réponse «dire la même chose dans une autre langue» (Eco, 2008 : 13) serait correcte, mais la question est complexe, car elle comprend de nombreuses nuances selon les époques et les traducteurs. Avant tout, il convient de noter que la traduction n'est pas une science exacte, car dans la traduction dite littéraire, la subjectivité peut-être un

élément essentiel dans son développement. Celle-ci intervient beaucoup moins dans la traduction scientifique et technologique.

Une définition acceptable de cette discipline peut être celle-ci de C. R. Taber et E. A. Nida (1971: 11): «La traduction consiste à reproduire dans la langue réceptrice le message de la langue source au moyen de l'équivalent le plus proche et le plus naturel, d'abord en ce qui concerne le sens, ensuite en ce qui concerne le style». Ou cette autre, plus concise, mais également valable, qui apparaît dans le *Dictionnaire de Linguistique* par Jean Dubois et autres, Paris, 1973 : «*Traduire* c'est énoncer dans une autre langue (ou langue cible) ce qui a été énoncé dans une langue source, en conservant les équivalences sémantiques et stylistiques.» (cité par García Yebra, 1982 : 30)

García Yebra, d'autre part, met en valeur une importante distinction entre «compréhension»¹ et «expression»², les deux phases indispensables pour mener à bien une traduction. Autrefois, lorsque la traduction appartenait plus à une perception individuelle, les traductions des textes littéraires pouvaient adopter deux points de vue différents : ou bien être réalisées au plus près du texte original, ce qui les rendaient parfois incompréhensibles, ou au contraire orientées vers le lecteur (ou spectateur, s'il s'agit de théâtre), ce qui était plutôt une adaptation qu'une véritable traduction. La position de Yebra à ce sujet est plutôt intermédiaire: «La traducción real suele ser una especie de compromiso con más o menos predominio de uno de los dos métodos.» (García Yebra, 1982 : 11). En effet, il doit y avoir un équilibre entre ces deux méthodes de traduction, de sorte que le texte traduit soit parfaitement lisible pour le lecteur potentiel et qu'il soit aussi le plus fidèle possible au texte original.

En fin de compte, traduire, c'est tout simplement faire passer un texte d'une langue, appelée communément 'langue source', à une autre, appelée communément 'langue cible'. Le texte initial appelé 'texte de départ' ou 'texte source', selon les auteurs, donne naissance après le processus de la traduction à un 'texte d'arrivée' ou 'texte cible'.

¹ La compréhension du texte original.

² L'expression du message, du contenu, dans la langue réceptrice ou terminale.

1.2. Brève introduction à l'histoire de la traduction

La traduction est conçue traditionnellement comme un pont fondamental entre les cultures, comme une manière de communiquer avec l'autre. Cette discipline a accompagné l'homme depuis le début de son Histoire et représente un outil irremplaçable pour les échanges entre les différentes langues, cultures et civilisations.

Comme nous l'avons déjà souligné, la traduction n'est pas une pratique récente ; les premières traces de traduction qui se conservent remontent au III^e millénaire avant JC, légèrement postérieures à l'invention de l'écriture (il s'agit des inscriptions en deux langues sur les tombes des princes de l'île Eléphantine, à l'époque de l'Égypte ancienne). (Ballard, 2013 : 9)

Cependant, tenter de déterminer quelles sont les origines de cette discipline n'est pas une tâche facile. Si on place la traduction écrite à l'origine de l'écriture, il y a environ 5000 ans, la traduction orale, ce que nous appelons aujourd'hui l'interprétation, aurait surgi dans une époque primitive et indéterminée. Le philologue espagnol Julio César Santoyo écrit :

«El primer período que denominaré de la traducción oral, se inició quizás con el uso primero del lenguaje: durante miles y miles de años allí donde hubo -y ciertamente hubo- necesidad de relación intercomunitaria, tuvo que haber también, por necesidad, traducción oral o interpretación.» (cité par Zarrouk, 2006: 6)

À ce propos, les historiens de la traduction établissent une première période dans laquelle on doit parler essentiellement d'interprétation orale ; mais aussi, dans certains cas, de traduction écrite. En effet, dans l'Antiquité, cette activité bénéficiait d'une perspective plutôt limitée, car elle était considérée comme une simple interprétation de la langue orale (en tant qu'émetteur de la réalité) et comme objet de réflexion, à travers l'élaboration des premières traductions bibliques et des textes classiques grecs et latins. À cette époque, les réflexions tournaient de manière presque exclusive autour de la dichotomie entre traduction libre et littérale. (Franco Aixelá, 2000 : 23)

La traduction, jusque-là principalement littérale (terme à terme), va parfois être accompagnée, de la Renaissance jusqu'à la fin du XVI^e siècle, de simplifications significatives, l'objectif étant alors de rendre le texte accessible

au plus grand nombre. Pour la poésie ou le théâtre, la traduction est libre, même si elle se limite souvent à une simple imitation. Les théoriciens de la traduction commencent cependant à critiquer ce penchant libéral des traducteurs et à souhaiter un retour au respect, non plus seulement du sens, mais aussi de la forme du texte de départ.

Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, la traduction des classiques augmente considérablement. C'est l'époque de «Les Belles Infidèles³», qui renvoient à une manière de traduire les textes classiques conformément au goût français et aux bienséances de l'époque, parce que ceux-ci étaient considérés comme démodés. Il s'agit de traductions qui tentent de remettre les auteurs grecs/latin au goût du jour, en les modifiant pour obtenir de «belles traductions». Ce procédé a été fortement critiqué, car la traduction différait de l'original ; le problème était que ces traductions rendaient souvent les textes originaux "méconnaissables", et devenaient de fait des œuvres inédites.

Au XIX^e siècle prévalent les langues nationales et la traduction prend une grande importance, en augmentant l'horizon de traductions réalisées à partir de langues de plus en plus diverses. Il faut souligner durant ce siècle un retour au littéralisme.

C'est à partir de la moitié du XX^e siècle que la traduction commence à apparaître comme discipline académique ; à partir de ce moment on pourrait parler enfin de la mise en place d'une "théorie" de la traduction. C'est surtout à la fin des années 50 et pendant les années 60 que des monographies sur la traduction commencent à se publier, alimentées essentiellement des théories linguistiques et anthropologiques les plus récentes. Il convient de noter en particulier le travail de Nida et Taber, qui intègrent le lecteur et la culture en tant que facteurs essentiels de toute traduction, en avançant vers la contemporanéité. Plus tard, dans les années 70 et 80, les études de traduction deviennent à présent une discipline autonome, peut-être consolidée de nombreuses recherches théoriques.

³ Ce mouvement surgit lorsque les traducteurs commencent à revendiquer une investiture de son activité et ils aspirent à des principes de création littéraire. Selon Zuber, il s'agit de la mise en œuvre renouvelée du principe humaniste de l'imitation. (Ozaeta et Yllera, 2002 :84)

En définitive, c'est durant le XX^e siècle que le littéralisme réapparu au XIX^e siècle va être surmonté et une nouvelle époque de traduction commence. Les évolutions technologiques, la création d'organismes supranationaux, le développement technologique, la mondialisation et l'intégration croissante de cultures, augmentent le besoin de traducteurs et d'interprètes dans la société, avec une remarquable profusion de traductions, en particulier de caractère scientifique, technique et commercial. Les premiers centres de traducteurs et d'interprètes sont créés, ainsi que les premières organisations professionnelles de traduction. (Ozaeta et al., 2002 : 85)

1.3. Le rôle du traducteur

Pour traduire, il faut savoir écrire. C'est ce que Gide énonce lorsqu'il dit que le traducteur est un «maître-écrivain». Le traducteur est le premier lieu de contact entre les deux langues, il peut être considéré comme un médiateur d'information entre les langues et, en conséquence, entre les cultures.

La traduction, et plus particulièrement la traduction littéraire, doit être un travail «bien-écrit». Pour cela, le traducteur doit se familiariser avec l'évolution de l'auteur, le contexte, la période littéraire du texte qu'il traduit et qui doit être parfaitement lisible dans la langue cible. Il faut interpréter, comprendre ce que l'écrivain veut dire et maîtriser parfaitement l'aspect formel de sa langue pour permettre de transcrire au mieux dans la langue cible le style et la structure de la langue source. Celui-ci doit produire un texte littéraire qui sera jugé comme tel par ses lecteurs, ce qui implique que le traducteur doit adapter sa traduction afin qu'elle n'apparaisse pas comme une copie indigeste de l'œuvre originale, mais comme un texte qui aurait pu être écrit directement dans la langue cible.

«Quand un livre marche, je dis toujours que c'est grâce à moi. Quand il ne marche pas, je dis que c'est à cause de la traduction.» (Harlan Coben, interview dans *Metro 1^{er}*, Mai 2007).

Par ailleurs, le traducteur n'est pas libre dans la création de sa propre traduction. Au cours du processus, il doit mettre en place l'ensemble de toutes les qualités indispensables : bonne connaissance technique des deux langues, culture historique et littéraire, sensibilité à l'égard d'une civilisation étrangère, rigueur de la pensée et scrupule dans l'expression (traduire tout le texte, mais

rien que le texte), originalité dans le choix des moyens et meilleure utilisation des ressources de sa propre langue.

En outre, les modifications qu'il réalise ne doivent pas être perceptibles. C'est là qu'intervient l'invisibilité et la fidélité au texte ; c'est l'auteur de l'œuvre originale qui doit apparaître derrière le texte traduit.

«Le traducteur est un être masqué qui ne montre jamais aussi son visage à nu. Il ne faut pas que sa voix s'entende». (Fishman, cité par Collombat, 2005 : 94)

Le traducteur doit donc être exigeant envers lui-même, patient, car la traduction représente un travail lent et ardu. En effet, son activité est réellement importante, surtout dans une société comme la nôtre fortement marquée par un besoin d'échanges continus d'information. Dans une société de connaissance la communication se révèle être impérative et il est indéniable que le rôle du traducteur est crucial et indispensable.

CHAPITRE II : LE NOM PROPRE

Les noms propres (NP) sont présents dans toutes les langues et indispensables à la fluidité de la communication. Imaginons un instant une langue sans noms propres ; transmettre des informations deviendrait laborieux. Il faudrait avoir recours à d'autres stratagèmes, comme l'utilisation massive de descriptions précises pour isoler ou repérer clairement les éléments dont on parle.

Les NP sont partout, mais non sans raison. Ils permettent de repérer précisément les individus, les lieux, les événements et les créations qui nous entourent. Ils sont très présents dans notre société, en tant qu'ils participent tous les jours à nos actes de communication. C'est ce que souligne Jean Molino quand il dit :

«Dans le langage, il est partout et son importance apparaît partout : quantitativement d'abord, puisqu'un dictionnaire des noms propres est aussi riche, aussi épais qu'un dictionnaire des noms communs.» (Molino, 1982 : 5)

Cette importance des NP se manifeste dans tous les domaines : dans les conversations courantes, dans les journaux, dans les médias, dans les livres, dans la littérature (où les noms jouent différents rôles), sur les affiches publicitaires, sur les objets qui nous entourent... Cependant, malgré l'importance du nom propre, que nous avons le voir ci-dessous, il semble difficile d'en donner une définition précise.

2.1. Difficultés pour définir le nom propre

La science qui étudie et classe les noms propres répond au nom d'onomastique⁴. On reproche souvent à l'onomastique de ne pas définir clairement son objet d'étude et de n'être pas à même d'en tirer une théorie satisfaisante. Au cours des années, la Grammaire générale a dégagé des catégories de noms de lieux et de personnes et a tenté de définir ce qu'est un nom propre.

⁴ Dérivé du grec 'onomastikos' ; 'onoma' signifie "nom".

La distinction, à l'intérieur des substantifs, entre noms communs et noms propres remonte aux origines de la grammaire. Sur le plan morphologique, des comportements grammaticaux différents se sont manifestés, par exemple en ce qui concerne l'utilisation de la majuscule au début, l'absence d'article, de sens et de nombre, l'incompatibilité avec les déterminants... des traits qui semblent caractériser les noms propres par opposition aux noms communs. Cependant, toutes ces règles ont des exceptions, à tel point que la propre *Real Academia Española de la Lengua* assure que la distinction entre nom propre et nom commun n'est pas possible d'un point de vue grammatical : «Es difícil fundamentar esta distinción con criterios gramaticales, probablemente porque nada tiene que ver con la Gramática.»

Des grammairiens français ont voulu donner une définition acceptable à cet objet d'étude. Ainsi Grevisse dans *Le Bon Usage* :

«Le nom commun est celui qui s'applique à un être ou à un objet en tant que cet être ou cet objet appartient à une espèce ; ce nom est «commun» à tous les individus de l'espèce [...]. Le nom propre est celui qui ne peut s'appliquer qu'à un seul être ou objet ou à une catégorie d'êtres ou d'objets pris en particulier ; il individualise l'être, l'objet ou la catégorie qu'il désigne [...]» (Grevisse, 1964 : 167)

C'est la propre hétérogénéité du nom propre ce qui amène Jean Molino à affirmer qu'on ne peut pas en donner une «définition simple et cohérente», puisque aucun critère ne permet à lui seul de séparer, sans ambiguïté, les noms propres des noms communs. Si l'on prend, par exemple, le critère graphique de la majuscule, souvent proposé par les grammaires normatives de l'anglais ou le français, on s'aperçoit qu'il est inadéquat, parce qu'il y a de NP sans majuscule et de mots avec majuscule qui ne sont pas des NP. (Molino, 1982 :7)

À partir des définitions proposées ci-dessus, nous pouvons nous interroger sur le contenu sémantique du NP. La controverse suscitée à ce propos n'a pas seulement intéressé les linguistes, mais aussi des philosophes, logiciens et théoriciens de la traduction. D'un côté, des linguistes sont d'accord sur le fait que le nom propre n'est pas connotatif, n'a pas de signification véritable, ni de définition: il se rattache à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique, mais par une convention qui lui est particulière. Ainsi, il n'existe pas de traits sémantiques communs aux personnes appelées «Jean»,

sauf leur dénomination. En utilisant un nom propre, on "singularise" un individu, on le distingue des autres individus de la même espèce. Par contre, dans le nom «garçon», il y a des traits sémantiques communs à plusieurs individus. Franco Aixelá (2000 : 60) qualifie les NP comme des «étiquettes sémantiquement vides».

Ces points définitoires posent problème quand on en vient à la traduction. En effet, la traduction cherche à rendre fidèlement le sens du texte source en langue cible. Si le nom propre n'a pas de sens, on peut considérer qu'il est difficile d'en imaginer une traduction.

Donc, dans une perspective traductrice, il semble évident que la charge sémantique et la connotation qu'un nom propre peut posséder seront en effet marqués par l'intentionnalité de l'écrivain et, partant, influenceront sur la décision du traducteur. En ce sens, il semble paradoxal de se demander si les noms propres sont traduisibles ou non.

2.2. Problématique de la traduction des noms propres

Comme nous l'avons vu auparavant, l'affirmation selon laquelle «les noms propres ne se traduisent pas» est très répandue. La plupart des grammaires présentent même la non-traductibilité des noms propres comme l'une des règles définitoires de cette catégorie. On comprend donc que traduire un nom propre puisse paraître invraisemblable pour beaucoup. Une impossibilité exprimée, entre autres, par George Moore, pour qui «tous les noms propres doivent être rigoureusement respectés.» (cité par Ballard, 2001 :11)

Georges Kleiber met en évidence l'utilisation de procédés de traduction pour les NP, mais pourtant ne les considère pas comme tels ; il considère les noms propres apparaissant dans deux langues différentes comme des noms propres différentes et pas comme des traductions :

«On peut objecter qu'il existe des noms propres "traduits". Ces formes répondent aux trois situations suivantes : a) il s'agit d'une adaptation grapho-phonique (*London-Londres*) ; b) il s'agit de noms différents (*Deutschland-Allemagne*) ; c) il s'agit d'une traduction du signifiant, lorsqu'il constitue lui-même un signe interlinguistique (*Der Schwarzwald-La Forêt Noire*). [...] Toute forme différente de la forme d'origine, soit adaptée ou "traduite" comme en "c)" ne constitue pas une traduction d'un nom propre

d'une autre langue, mais représente un nouveau nom propre.» (Kleiber, 1981 : 502-503)

Généralement, lorsque les linguistes disent que «les noms propres ne se traduisent pas», ils parlent surtout des anthroponymes et des toponymes (noms propres qui présentent le plus de difficultés dans cette discipline), et ils veulent nous signifier que la technique employée n'est pas la traduction, mais l'adaptation pour des raisons phonétiques et/ou morphologiques (*Marine / Marina ; Avignon / Aviñón ; Rhône / Ródano*). En ce qui concerne le reste des noms propres (titres, festivités, marques...), les traductologues défendent, en général, leur traductibilité.

Comme défenseur de cette théorie, nous pouvons citer le linguiste espagnol Muñoz Martín qui soutient cette position à partir du raisonnement d'absence de sens : si le nom propre manque de charge sémantique, il n'aura pas de traduction possible au-delà de sa répétition et, probablement, sa transcription orthographique ou phonétique dans le cas d'un alphabet différent à celui-ci de la langue source. Muñoz qualifie ces traductions comme «exonymes», et un exonyme n'est pas la traduction du nom original, mais un nom géographique utilisé dans une langue pour désigner un lieu et qui diffère du toponyme dans la langue de ceux qui y résident. Des spécialistes en ce domaine, comme le Polonais Witold Manczak, García Yebra ou Deslile, partagent aussi cette position.

En somme, les traductologues sont d'accord sur la traductibilité de certains noms propres, mais on admet rarement la traductibilité d'anthroponymes et de toponymes adaptés parce qu'ils partent du principe que l'adaptation n'est pas une forme de traduction.

Virgilio Moya, pour sa part, défend fortement leur traductibilité, même si ces noms propres sont adaptés, parce que pour lui, l'adaptation est encore une technique traductrice qui fonctionne comme une option parmi les autres. «Al asumir, como asumimos, que cuando se transfiera de alguna manera se traduce, nosotros defendemos que son traducibles.» (Moya, 2000 : 29).

Il est à noter, toutefois, qu'il semble y avoir une idée assez répandue par un grand nombre de chercheurs, celle qui manifeste que les noms propres

sémantiquement transparents⁵ peuvent être traduits. Cela est particulièrement appréciable dans la littérature, en particulier dans les contes où, à de nombreuses reprises, les noms propres sont choisis à dessein et possèdent des connotations. Par exemple, si nous pensons à *Blanche-Neige*, certainement que les enfants français n'auraient pas compris le sens de son nom si l'héroïne s'était appelée *Schneewittchen* comme dans le conte original des frères Grimm. Cela vaut également pour les enfants espagnols (*Blancanieves*), ou anglais (*Snow White*), ou italiens (*Biancaneve*)... Il en est de même pour le conte *Daumesdick*, de l'original allemand, qui en français devient *Le Petit Poucet*, en espagnol *Pulgarcito*, en anglais *Tom Thumb*, en italien *Pollicino*... Dans ces cas, il est habituel de traduire le nom dans la langue réceptrice pour des raisons de compréhension. Cette tendance est très courante à l'intérieur de la littérature pour enfants.

En outre, il existe des cas où certains noms propres requièrent une traduction parce que ceux-ci peuvent présenter des problèmes de prononciation pour le lecteur, car dans sa langue natale ce type de sons n'existent-t-ils peut-être pas. Nous parlons des langues comme le russe, le chinois, le grec, l'arabe... qui possèdent un système d'écriture différent des langues latines. Lorsque cela se produit, il convient que le traducteur soit conscient de cette difficulté et il adapte ou modifie le nom phonologiquement ou en choisissant un autre nom propre différent.

En fin de compte, dans ce monde de nuances qu'est la traduction, il n'y a pas une réponse définitive à propos de la traduction des noms propres. Bien que pour certains ils ne se traduisent pas, il existe toujours des exceptions, les plus courantes dans le cadre de la traduction littéraire. Ce sera donc le travail du traducteur de prendre la meilleure décision face à ce type de problématique.

⁵ Noms représentant ou exprimant des traits ou des caractéristiques relatives au nom propre évoqué, c'est-à-dire, ceux-ci qui expriment un sens. Par conséquent, ils exigent une traduction dans la langue réceptrice.

2.3. Classement des noms propres

Le NP a fait l'objet de nombreuses classifications conformément sous des perspectives différentes. Nous allons présenter ci-après un classement traditionnel pour exposer les différents types de noms propres existants :

- Noms de lieux : les toponymes en général (*le Luxembourg, l'Algérie*), hydronymes (*la Seine, le Rhin*), oronymes (*le Massif Central*), ainsi que les noms d'institutions, d'organisations, d'établissements, restaurants, magasins, entreprises, musées, églises, bâtiments, monuments, places, quartiers, rues, parcs... (*Hôtel de la Gare, Carrefour, La Tour d'Argent, Le Marais*). En ce qui concerne les noms d'institutions et d'organisations, ils ont un caractère d'unicité référentielle des NP, bien qu'ils soient souvent composés à partir de noms communs (*Bibliothèque Nationale, Organisation des Nations Unies*).
- Noms de personnes : les anthroponymes (réels ou fictifs), patronymes (nom de famille : *les Durand*), y compris les pseudonymes (Jean Baptiste Poquelin : *Molière* ; Henri Beyle : *Stendhal*) et surnoms en général (*Pierrot le fou, Charles le Chauve*). Les surnoms ont au moins partiellement une relation sémantique avec des traits particuliers de la personne qui est ainsi appelée : on sera probablement amenés à traduire une partie du nom.
- Êtres surnaturels (*Dieux, Mars, Arès*).
- Noms d'animaux et certains objets personnifiés et uniques (le cheval de Don Quichotte : *Rossinante* ; l'épée de Roland : *Durandal*).
- Titres de livres, de films, d'œuvres musicales (*La Chartreuse de Parme, La Belle et la Bête, Le Lac des Cygnes*).
- Titres d'œuvres d'art qui désignent aussi des entités uniques (*Le Penseur, La Joconde*).
- Noms de magazines et journaux (*Vogue, Le Monde*).
- Festivités (*Fête des Lumières, Pâques*).
- Noms de marques ou produits commerciaux (*Darty, Peugeot*).
- Noms de groupes de musique (*Les Pirates, Les Chaussettes Noires*).

2.4. Classement des noms propres du point de vue de la traduction

Comme nous avons pu le constater, il existe une absence presque totale de justifications des différents et contradictoires procédés de traduction, ce qui rend difficile de trouver des bases concrètes. C'est pour cela qu'il est nécessaire d'essayer d'établir un classement sur la nature et les circonstances des NP d'un point de vue plus pertinent du traducteur à fin de mieux comprendre l'attitude et les critères suivis au moment de faire face à ceux-ci dans un transfert interlinguistique.

Compte tenu du degré de sémantisation⁶, nous procéderons à la division intralinguistique proposé par Franco Aixelá (2000 : 72) entre NP conventionnels (ou «non-motivés») et NP expressifs (ou «motivés»).

On appelle noms propres conventionnels ceux qui, de leur côté, ne possèdent pas une intentionnalité intrinsèque, bien qu'ils puissent l'avoir étymologiquement. On distingue ainsi entre le nom choisi par l'auteur d'une œuvre littéraire, avec l'intention de représenter quelque chose en rapport avec le personnage (ce qui serait le cas, par exemple, pour *Croquemouche* / *Zampamoscas*⁷), c'est-à-dire, le nom «motivé» ; et le nom qui ne s'associe pas avec aucun concept ou objet (par exemple, le nom propre «Juan», ne nous fait pas penser que ce nom présente un sens, en plus de la dénomination d'une personne), le nom dit conventionnel ou «non-motivé».

À partir de cette classement, dans une perspective traductrice, nous pourrions "affirmer" que les NP expressifs sont toujours traduits, tandis que les NP conventionnels restent invariables. Cependant, il ne convient pas d'imposer cette tendance en termes absolus, car, comme nous l'avons déjà souligné, cela dépendra de la décision du traducteur, ce qui peut impliquer des contradictions dans les différentes traductions.

⁶ C'est la mesure dans laquelle en dehors d'un contexte concret, les noms propres sont chargés de sens et/ou connotations partagées par les parlants d'une langue déterminée.

⁷ Personnage inventé par Rabelais dans son œuvre *Gargantua et Pantagruel*. La plupart des personnages inventés comportent un sens intentionnel et ils ont besoin d'une traduction.

À ce critère de sémantisation, qui donne lieu à la division entre NP conventionnels et expressifs, il faut ajouter un nouveau critère transversal (applicable aux deux groupes), également en dehors de contexte, qui semble avoir une influence dans la traduction des noms propres. Il s'agit de NP nouveaux et de NP dotés d'une traduction préfixée. Ces derniers seront, évidemment, ces référents étrangers qui disposent d'une version officielle dans la langue cible : «Londres», «Mer Noire», «Jean Paul II», tandis que les NP nouveaux correspondront à ceux qui désignent des référents inconnus pour le lecteur et qui n'ont pas d'équivalence dans la langue cible, de même qu'avec un grand nombre de prénoms d'origine étrangère : *Charlene, Keiler, Othon, Saskia, Thian* (en l'occurrence, correspondants à des noms d'origine germanique).

Ce classement ne vise pas à établir deux grands groupes exclusifs, mais comme nous pouvons les vérifier dans les exemples proposés, il existe une gradation progressive dans laquelle les étiquettes de *conventionnel* et *expressif* ou de *nouveau* et *doté de traduction préfixée*, constituent les pôles fondamentaux de la traduction des noms.

Bien qu'il n'existe pas des tendances fixées à l'heure de transférer ou traduire les noms propres, on verra que les traducteurs se servent d'un éventail de stratégies pour les reproduire du texte source au texte cible.

2.5. Synopsis de stratégies de traduction des noms propres

Dans le tableau suivant, nous verrons les sept procédés de maintien et remplacement des noms propres, employés par les traducteurs dans leur transfert à une autre langue. Comme nous l'avons signalé dans l'introduction, nous nous limiterons à des exemples dans le sens français/espagnol pour mieux cerner le sujet.

Répétition ou transcription	Stratégie qui consiste à reproduire la graphie du NP tel qu'il apparaît dans l'original. Il s'agit, en général, de l'un des procédés les plus habituels en traduction ; raison pour laquelle on a établi la croyance généralisée que les NP ne se traduisent pas. P.ex. : <i>Antoine</i> > <i>Antoine</i> ; <i>Bordeaux</i> > <i>Bordeaux</i> .
Adaptation ou naturalisation	Procédé qui consiste à adapter le nom étranger au système phonologique et graphique de la langue cible. En d'autres termes, c'est la transformation formelle des NP conventionnels originaux, quand ils disposent d'une version officielle déjà installée et acceptée dans la langue réceptrice. Il suffit d'ajouter un accent ou de changer un graphème pour naturaliser un nom, en l'intégrant dans le système d'arrivée. P.ex. : <i>Antoine</i> > <i>Antonio</i> ; <i>Bordeaux</i> > <i>Burdeos</i> .
Traduction linguistique	Technique qui s'emploie dans le cas des noms transparents ou motivés, qui proviennent du lexique de la propre langue standard. Il s'agit des NP sémantiquement chargés, qui acquièrent, par conséquent, un signifié qui peut se transmettre dans la culture de destination. P.ex. : <i>Le Penseur</i> > <i>El Pensador</i> .
Glose textuelle	Inclusion d'information complémentaire (définition, explication d'un jeu de mots, bibliographie ou sources) pour introduire au public un référent inconnu, que le traducteur estime nécessaire d'adjoindre pour résoudre des problèmes de compréhension ou de tout autre type qui pourraient surgir au lecteur. Il y a deux types : la glose extratextuelle, exprimée sous la forme de note en bas de page ou bien à la fin du chapitre ou du livre, ou bien commentaire entre crochets qui rompt le fil du texte. P.ex. : <i>Blaise Pascal (1) > (1) Filósofo y escritor francés del siglo XVII...</i> ; et la glose intratextuelle, insérée en principe seulement lors de la première mention du NP dans le texte ou dans l'énoncé, sans rompre la structure syntaxique. P.ex. : <i>Pascal</i> > <i>Blaise Pascal</i> ; <i>Le Figaro</i> > <i>el diario francés Le Figaro</i> .
Substitution	Remplacement d'un NP du texte original dans le texte cible

	par un équivalent du même type de la culture d'arrivée. P. ex. : remplacer <i>Prix Goncourt</i> pour <i>Premio Nacional de las Letras Españolas</i> ; <i>Le Monde</i> > <i>El País</i> ⁸ .
Omission ou suppression	Méthode par lequel un NP présent dans le texte source est supprimé dans le texte cible. L'omission est souvent employée par le traducteur lorsqu'il considère un nom de peu d'importance pour le lecteur. Il existe aussi l'élimination de détails superflus ou opaques qui peuvent parfois être compensés. P. ex. : <i>Le Parlement français</i> > <i>El Parlamento</i> .
Création autonome	Apparition de NP dans le texte d'arrivée, là où il n'y en avait pas. Il s'agit d'une stratégie inhabituelle en général, mais on peut la trouver lorsqu'il intéresse le rapprochement de la version avec le monde réel du lecteur, face à l'emphase de l'original dans les réalités de sa propre culture. P.ex. : <i>Beaucoup de gens arrivaient aux villes comme Lyon, France</i> > <i>Mucha gente llegaba a ciudades como Lyon en Francia o Valladolid en España</i> .

Enfin, pour certains de ces procédés, il existe des règles, pour d'autres, on ne peut que consulter des listes, des dictionnaires de NP, des encyclopédies ou des livres de style des journaux, en l'occurrence espagnols, ainsi que des corpus parallèles (c'est-à-dire des originaux et des traductions) ou bilingues (des textes en espagnol et en français sur les mêmes sujets).

⁸ Ce procédé de substitution est très discuté et est inadéquat.

CHAPITRE III : LA TRADUCTION DES TOPONYMES

Généralement, on tend à laisser les toponymes originaux, à moins qu'ils aient une adaptation déjà établie dans la langue cible (Aquitaine : *Aquitania* ; Bretagne : *Bretaña* ; France : *Francia*). En principe, on peut affirmer que la traductibilité des toponymes dépend de l'existence d'une version équivalente dans l'autre langue; et cette disponibilité résulte efficace dans les cas de lieux d'usage très enraciné, dont le nom est souvent consacré par son prestige, importance historique ou culturelle.

Le *Libro de estilo de ABC* dit à cet égard :

«En la transcripción de topónimos extranjeros deberá usarse siempre la versión castellana, cuando exista con suficiente arraigo histórico: *Cornualles, Dordoña, Grisones*. Tales topónimos se acentuarán gráficamente según las normas de nuestro idioma: *Aquisgrán, Nápoles, Támesis*.» (*ABC*, cité par Moya, 2000:45)

Newmark (2010 :75) annonce que, originairement, on a commencé à traduire les toponymes pour faciliter la prononciation et l'orthographe des lieux importants qui ont été visités souvent par les étrangers, par exemple, pour raisons d'affaires. Mais cela ne signifie pas que seulement les noms des villes anciennes sont traduits; il y a aussi des toponymes contemporains pour lesquels il existe des exonymes. De plus, lorsqu'il n'existe pas une traduction officielle d'un nom géographique, on conserve le nom original dans le processus de la traduction.

Chaque langue possède ses propres règles et usages au moment de traduire des noms propres étrangers ; cependant, il n'existe pas un consensus à ce propos, à tel point que certains auteurs ont tenté de systématiser les procédés suivis. Klingberg estime que la règle fixe devrait être le maintien de noms géographiques de la langue source et soutient que les traducteurs sont fidèles à ce principe. Mais, il ajoute aussi que les noms géographiques qui ont une forme officielle dans la langue cible doivent être, bien sûr, adaptés à leurs équivalents parce que, dans le cas contraire, les noms perdraient la fonction de référence. Par exemple, un petit garçon hollandais, lorsqu'il lit le nom «Köln» au lieu de l'équivalent néerlandais «Keulen», ne comprendrait pas qu'il s'agit de Cologne. (Klingberg, 1986 : 50)

Santoyo, dans le cas de l'espagnol, manifeste qu'à l'intérieur des noms propres qui ne se traduisent pas, on trouve les noms géographiques «mineurs⁹», bien qu'ils soient transparents ; au contraire, les noms de continents, pays, états et unités politiques et leurs principales capitales et villes, océans et mers, chaînes de montagnes, îles et grand fleuves, sont traduits. Cet auteur signale que cette traduction ne dépend pas du traducteur, mais il s'agit de formes déjà recensées dans la langue espagnole. (Santoyo, 1987 :49)

En ce qui concerne le transfert à l'espagnol de noms de places, avenues, monuments, parcs et rues très reconnus, ce qui prédomine c'est l'hésitation dans les techniques, surtout de la part des journalistes. Nous procéderons à l'illustrer avec des exemples de lieux emblématiques dans leur transfert à la langue espagnole.

En premier lieu, si les lecteurs sont familiarisés avec le nom, celui-ci est transcrit sous leur forme originelle (*Champs Elysées* : «*Champs Elysées*» ; *Rue de Rivoli* : «*Rue de Rivoli*» ; *Arc de Triomphe* : «*Arc de Triomphe*» ; *Cathédrale de Notre Dame* : «*Cathédrale de Notre Dame*»):

«El broche de oro de las vistas panorámicas de París es el de la **avenida de los Champs-Elysées.**» (*La Nación*, 02.10.2016)

«Del pequeño local en el número 42 de la **Rue de Rivoli**, donde Pierre-François Pascal Guerlain abrió su primera perfumería en 1828 [...]» (*El País*, 31.05.2017)

Deuxièmement, nous trouvons les toponymes adaptés ou traduits entièrement sous leur forme consacrée (*Champs Elysées* : «*Campos Elíseos*» ; *Arc de Triomphe* : «*Arco del Triunfo*» ; *Jardins de Luxembourg* : «*Jardines de Luxemburgo*» ; *Basilique du Sacré-Cœur* : «*Basílica del Sagrado Corazón*»):

«La justicia francesa imputó hoy a otras tres personas dentro de la investigación abierta por el ataque en los **Campos Elíseos** de París del pasado 20 de abril, en el que un policía fue asesinado. » (*El Diario*, 11.06.2017)

«François Hollande presidirá junto a Emmanuel Macron la ceremonia del día nacional de la memoria de la esclavitud, el tráfico de personas y su abolición, en los **Jardines de Luxemburgo**, en París.» (*El Periódico* 08.05.2017)

En troisième lieu, nous trouvons les noms traduits partiellement, c'est-à-dire, sous une forme mixte. Dans certains cas, les éléments génériques sont traduits et les noms spécifiques se conservent (*Place de la Concorde* : «*Plaza de la Concorde*» ; *Basilique du Sacré-Cœur* : «*Basílica del Sacré-Cœur*» ;

⁹ D'une moindre importance, moins connus.

Palais des Invalides : «*Palacio des Invalides*» ; *Place de la Bastille* : «*Plaza de la Bastille*» ; *Place de la République*: «*Plaza de la République*») :

«Hay varias alternativas, para elegir una o probarlas todas: desde la Vuelta al Mundo de la **Plaza de la Concorde**, desde el Gran Arco de la Defensa o desde la plataforma del Arco del Triunfo.» (*La Nación*, 02.10.2016)

«La Nuit Debout, el movimiento indignado de Francia, ya ha cumplido una semana de protesta en la **Plaza de la République** en París y tiene réplicas en una treintena de ciudades francesas.» (*El Diario*, 09.04.2016)

Finalment, un dernier procédé consiste à transcrire le nom étranger et, à continuation, ajouter une explication ou un équivalent culturel entre parenthèses ou entre virgules. L'information ajoutée crée une meilleure compréhension du message de la part du récepteur, de sorte que l'inclusion est convenable lorsque le lecteur n'est pas familiarisé avec la référence. (Ozaeta et al., 2002: 170)

«Un portavoz del **Quai d'Orsay, sede de la diplomacia francesa**, se limitó a afirmar que [...]» (*El País*, 23.06.1995, cité par Moya, 2000: 59)

«El sueño de Spadolini hubiera sido llegar al **Colle del Quirinale, a la jefatura del estado.**» (*El País*, 05.08.1994, cité par Moya, 2000: 59)

«Anoche, miles de personas tenían previsto concentrarse en la emblemática **Heldenplatz**¹⁰ de Viena (**desde la que, paradójicamente, Hitler dirigía sus arengas a la multitud tras la anexión**) para asistir a una gran Fiesta de la Libertad» (*El Mundo*, 27.04.1995, cité par Moya, 2000: 60)

Récemment, la presse tend à transcrire ce type de noms propres, mais, si on se sert de brochures touristiques espagnoles ou de dictionnaires encyclopédiques, on trouvera probablement ces noms génériques traduits. (Moya, 1993 : 242)

De nos jours, bien qu'il continue d'exister des partisans de formes adaptées et naturalisées à l'espagnol, c'est la transcription originale des toponymes qui domine.

¹⁰ *Plaza de los Héroes.*

CHAPITRE IV : LA TRADUCTION DES ANTHROPONYMES

4.1. Aspects théoriques

Le transfert des anthroponymes représente un thème très attrayant pour n'importe quel spécialiste de la traduction et il suppose un défi pour les traducteurs. Les noms de personnes se traduisent-ils? Cette question est le point de départ du présent chapitre, et la réponse est souvent donnée en fonction de la diversité et la particularité de ceux-ci. Ainsi, avant d'aborder la problématique de la traduction des anthroponymes, il convient de se poser quelques questions théoriques.

Dans la description des anthroponymes, il convient de s'arrêter sur deux traits en particulier : leur classification et leur potentiel symbolique. Quant à la classification, ces noms transmettent des traits culturels et ethniques, en indiquant l'appartenance d'un individu à un groupe social déterminé (*les Juifs, les Arabes, les Berbères*), l'origine géographique (*les Européens, les Africains, les Américains*), le rang ou statut de naissance (*les Bourgeois, les Rois*), et ils fournissent aussi une information d'identité sexuelle (*les Français, les Françaises*) et une information générationnelle, référant à la tranche d'âge (*les Anciens, les Modernes*). En qualité de symboles, ils représentent un système de valeurs et de croyances : noms théophores¹¹ (*Athéna, Osiris, Hélios*) et mythiques (*Achilles, Ulysse, Pénélope*). En ce qui concerne leurs fonctions, on met en valeur la fonction d'identification et de nomination. (Ozaeta et al., 2002: 171)

Il y a lieu de noter le problème de l'incorporation des anthroponymes à un autre système linguistique. La tendance habituelle a été traditionnellement la naturalisation, en adaptant ces noms au système phonologique et graphique d'arrivée, comme nous l'avons vu ci-dessus. Ce procédé a été très employé dans la culture occidentale. Or, actuellement, on tend à considérer que les anthroponymes doivent se conserver sans variation.

¹¹ Qui portent un nom de Dieu.

Une fois indiquée la tendance générale du maintien de ces noms propres, il convient d'établir des distinctions qui précisent et arrivent même à contredire cette tendance. On peut établir une classification globale qui, en distinguant les anthroponymes selon leur caractère réel ou fictif, montre les contingences qui affectent leur traduction.

Les anthroponymes ont une fonction d'identificateur social. Il y aurait selon Michel Ballard une différence en ce qui concerne le traitement, par le traducteur, des anthroponymes désignant les personnages du monde réel, et ceux de la fiction ; les premiers résistent mieux à la traduction et sont donc le plus souvent préservés. En ce qui concerne les personnages de fiction, on peut observer presque la même forte proportion de non-traduction que pour les personnes du monde réel, avec quelques différences qui dépendent du registre de fiction. Ballard signale (2001 :18) : «Tandis que dans les romans classiques comme *Madame Bovary* ou *Jane Eyre*, les noms des personnages résistent le plus souvent à la traduction, ou tout au plus subissent-ils une assimilation phonétique de la part des lecteurs étrangers (donc pas de la part du traducteur lui-même), les personnages de bandes dessinées ont parfois droit à une traduction» : *Titi et Gros Minet (Piolín y Silvestre)* ; *Tintin et Milou (Tintín y Milú)*.

Dans cette partie, nous allons considérer certaines «normes» pour la traduction des anthroponymes, tout en prenant en compte, pour la plupart d'entre eux, des situations qui peuvent se présenter. Les noms de famille ne sont pas compris à l'intérieur de ce domaine, car, sauf rares exceptions, ceux-ci ne se traduisent pas.

4.2. Anthroponymes réels

«La traducción de nombres personales es todavía más compleja, ya que, aunque exista un equivalente bien establecido, no siempre parece adecuado utilizarlo. A un inglés llamado James normalmente no se le dirigirán en francés llamándolo Jacques, sino James, pues el carácter británico de su nombre forma, como si dijéramos, parte esencial de él.» (Lyons, 1980: 210)

Récemment, les noms propres appartenant à des personnes réelles, en général, ne se traduisent pas, sauf dans les cas où il existe un équivalent institutionnalisé ou une forme consacrée.

Les prénoms français de dénomination usuelle ont généralement des équivalents, auquel cas, plus que de traduction, on pourrait parler de

correspondance : de nombreux anthroponymes français ont des équivalents en espagnol, beaucoup d'entre eux avec distinction générique : *Louis – Luis ; Louise – Luisa ; Philippe – Felipe ; Cécile – Cecilia/Cecilio ; Claude – Claudio/Claudia* ; ou, d'autre part, ils peuvent ne pas y avoir correspondance, comme c'est le cas, par exemple, d'*Armelle* ou *Ginette*. En plus, il existe de prénoms français qui possèdent de différents prénoms espagnols dans leur traduction, comme *Jacques* qui peut se référer à *Jaime* à *Jacobo* et à *Santiago*.

Par ailleurs, quelques noms propres disposent d'une forme consacrée, comme les noms de papes, de saints, de rois ou de princes (*Louis XIV / Luis XIV ; Sainte-Thérèse / Santa Teresa ; Jeanne la Folle / Juana la Loca ; Anne d'Angleterre / Ana de Inglaterra*) ; noms de personnages renommés dans divers domaines tels que la politique, la philosophie, l'art, l'histoire, la religion (*Michel-Ange / Miguel Ángel ; Copernic / Copérnico ; Charlemagne / Carlomagno ; Erasme / Erasmo ; Boèce / Boecio*) ; noms de l'Antiquité (*Homère / Homero ; Cicéron / Cicerón ; Tite-Live / Tito Livio ; Plaute / Plauto* ; donc, tous ou presque tous les classiques grecs et latins) ; noms bibliques (*Hérode / Herodes ; Bethsabée / Betsabé ; Salomon / Salomón ; Moïse / Moisés*) ; et appellatifs historiques et dynasties (*Jean sans Terre / Juan sin Tierra ; Philippe le Bel / Felipe IV el Hermoso ; Pépin le Bref / Pipino el Breve ; Les Capétiens / Los Capetos*).

La majorité de ces noms propres ont adopté leur équivalent dans le passé et cette tendance à été pratiquée depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Mais, durant l'Époque Moderne et le XX^e siècle cette adaptation n'a pas été effectuée avec tous les noms : *Gustave Flaubert, Albert Camus, Charles Baudelaire*. Cela est dû au fait que de plus en plus ont tend à restreindre ces adoptions et à préserver les anthroponymes en langue originale. Peut être que le «respect» envers une autre langue est la raison de cette tendance, car on ne parlera pas en espagnol de *Honorato de Balzac* (comme on pouvait le trouver au XIX^e siècle) pour nommer Honoré de Balzac ou, en français, on ne dira pas *Michel de Unamuno* pour nommer Miguel de Unamuno. C'est donc que le traducteur doit toujours conserver le nom propre original d'une langue, s'il n'existe pas une autre forme déjà enracinée dans la langue réceptrice

4.3. Anthroponymes fictifs

Dans le cas des noms de personnages de fiction, les modalités de transfert à d'autres langues dépendent, en premier lieu, de facteurs tels que le type, le genre et l'époque du texte et, de façon générale, de leur degré d'opacité¹² ou de transparence¹³. S'il s'agit de noms opaques, il existe la possibilité de les transcrire, c'est-à-dire, les conserver, les laisser sans changement (*Madame Bovary* : *Madame Bovary*) ou, d'autre part, de les naturaliser (*Madame Bovary* : *La señora Bovary*¹⁴ ou *La Señora de Bovary*, dans les premières traductions).

Les anthroponymes peuvent faire partie, dans un contexte déterminé, d'une réalité culturelle spécifique, contenant quelques caractéristiques que les lecteurs espèrent trouver. C'est ce que E. Bernádez appelle «connotation de diversité culturelle» (cité par Ozaeta et al., 2002 : 173), qui recommande le maintien de cette connotation et la transcription du nom.

Les noms peuvent transmettre, par ailleurs, des valeurs connotatives qui peuvent se manifester de façons diverses. Si le nom reflète les mêmes valeurs dans la culture d'arrivée, on peut le transcrire ou naturaliser (comme nous l'avons indiqué dans les noms opaques) ; mais, si le nom ne suscite pas les mêmes connotations, ou il présente une séquence phonétique inhabituelle dans la langue cible, celui-ci peut être remplacé par un autre, donnant lieu à une adaptation culturelle (*Schtroumpf* : *Pitufo*¹⁵).

D'autre part, les noms peuvent transmettre des évocations historiques, littéraires, exotiques ou sensuelles que le traducteur doit aussi véhiculer. Moya, signale: «la obligatoriedad de traducir los nombres de ficción estará en proporción directa a la carga simbólica del signo de dicho nombre.» (Moya, 1993: 246). Les seuls noms qui se traduisent réellement sont les noms transparents, car ils transmettent un contenu conceptuel ou connotatif, ou des

¹² Les noms dits conventionnels.

¹³ Les noms dits expressifs.

¹⁴ Traduction espagnole réalisée par M^a Teresa Gallego Urrutia (2012).

¹⁵ Le mot «Pitufo» provient de «Patufet», un petit personnage d'un conte catalan. Miguel Agustí a été le premier qui, en 1969, a publié dans son revue l'historiette des *Pitufes* sous ce nom, en se basant sur le petit garçon Patufet grâce à la ressemblance trouvée entre eux. C'est ainsi qu'on a attribué ce nom pour espagnoliser les *Schtroumpf* et les faire reconnaître en Espagne, tandis que la langue française a gardé la forme originale.

valeurs phoniques, véhiculés par leur graphie o leurs composants (*Monsieur Bonnefoy : El señor de Bonafé*¹⁶).

Il peut exister aussi un lien entre la physionomie et les traits du personnage, ce qui conduit à fréquents jeux de mots. Nous allons nous arrêter dans l'adaptation espagnole des personnages très français de la série *Astérix le Gaulois* pour examiner comment ces noms sont transférés à une autre langue, compte tenu du fait qu'ils sont créés intentionnellement pour transmettre les traits et caractéristiques physiques des personnages :

- Le nom *Astérix*, évoquant un astérisque, est adapté à l'espagnol de la même façon : *Astérix* (asterisco).
- *Obélix* (obélisque) : *Obélix* (obelisco).
- *Idéfix* (idée fixe) : *Ideafix* (idea fija).
- *Panoramix* (panoramique) : *Panorámix* (panorámico).
- *Abraracourcix* (à bras raccourcis) : *Abraracúrcix* (a brazo partido). On trouve *Abrazopartidix* dans quelques adaptations espagnoles, traduction de l'original français.
- *Agecanonix* (âge canonique) : *Edadepiédrix* (edad de piedra).
- *Assurancetourix* (assurance tous risques) : *Assurancetúrix* (seguro a todo riesgo).
- *Cétautomatix* (c'est automatique) : *Esautomátix* (es automático).
- *Ordralfabétix* (ordre alphabétique) : *Ordenalfabetix* (orden alfabético).

Nous pouvons constater d'après les exemples donnés ci-dessus que les adaptations de ces noms à l'espagnol ont été résolues avec succès, toutes elles correspondent à des adaptations logiques évoquant les traits des personnages dans chaque langue. Dans le cas de conserver les noms originaux français, nous ne comprendrions pas le sens que ces personnages transmettent à travers leurs prénoms et pourquoi ils sont nommés ainsi. Par conséquent, aucun de ces noms n'est adapté au hasard, mais il y a une logique très simple derrière cela.

À l'intérieur de la littérature pour enfants on tend à conserver les connotations et les noms disposent normalement d'équivalents déjà fixés : *La*

¹⁶ Personnage fictif de Molière, de son œuvre *Le malade imaginaire* (*El enfermo imaginario*).

Petit Chaperon Rouge, Cendrillon, Petit Poucet, Blanche-Neige... Tous, ou presque tous, les héros et les héroïnes des contes pour enfants ont leur équivalent dans chaque langue.

Afin de mieux illustrer ces modalités de transfert présentées, on fera usage des anthroponymes de trois œuvres de Molière, qui ont révélé une grande richesse dans ce domaine. En premier lieu, on analysera la traduction des anthroponymes de l'œuvre de *L'avare*¹⁷ (1), en contraste avec une première traduction espagnole examinée, de traducteur anonyme¹⁸ (2), et une deuxième traduction, réalisée par Carlos Ortega¹⁹ (3) :

Premièrement, en ce qui concerne les noms opaques qui composent l'œuvre, on trouve dans les éditions espagnoles un seul nom propre transcrit, reproduit sous la forme originale : *Harpagon* (1) : *Harpagon* (2).

Toutefois, les cas d'emploi d'équivalents ou de naturalisation sont les plus fréquents :

Harpagon (1) : *Harpagón*²⁰ (3)

Cléante (1) : *Cleante* (2) – *Cleantes* (3)

Valère (1) : *Valerio* (2) – *Valerio* (3)

Élise (1) : *Elisa* (2) – *Elisa* (3)

Mariane (1) : *Mariana* (2) – *Mariana* (3)

Anselme (1) : *Anselmo* (2) – *Anselmo* (3)

Frosine (1) : *Frosina* (2) – *Frosina* (3)

Maitre Simon (1) : *Maestro Simón* (2) – *Maese Simón* (3)

Claude (1) : *Claudia* (2) – *Señora Claudia* (3)

Par ailleurs, en tant que noms transparents traduits, nous avons :

La Flèche (1) : *La Flecha* (2) – *El Flecha* (3)

La Merluche (1) : *El Merluza* (3)

Le Commissaire (1) : *Escribano* (2) – *El Comisario* (3)

¹⁷ Molière. (1971). *L'avare*. Paris : Bordas classiques.

¹⁸ Molière. (1930). *El avaro. El misántropo. El hipócrita*. (Trad. anónima). Barcelona: Cisne.

¹⁹ Molière. (1993). *El avaro. El enfermo imaginario*. (Trad. Carlos Ortega). Edición de Francisco Javier Hernández. Madrid: Cátedra.

²⁰ Naturalisation du nom avec l'inclusion de l'accent.

Finalement, nous allons citer quelques adaptations culturelles perçues dans la traduction des anthroponymes, c'est à dire, la substitution d'un nom du texte original par un autre nom différent, plus proche de la langue cible :

Maitre Jacques (1) : Santiago (2) – Maese Santiago (3)

Brindavoine (2) : Perote (2) – Pajadavena (3)

La Merluche (1) : Maroto (2)

Analysons, à présent, les anthroponymes des œuvres *L'École des maris*²¹ et *Le Tartuffe ou l'Imposteur*²², à partir des traductions de Leandro Fernández Moratín et José Marchena²³, deux auteurs espagnols du XVIII^e siècle, qui vont maintenir une grande adaptation culturelle à l'intérieur de leurs traductions. Dans ces cas, on ne peut pas parler de traduction, mais d'une véritable récréation autour des noms propres. En qualité de traducteurs néoclassiques, ils déplacent Molière à la réalité et à la culture espagnole, donnant lieu à une récréation culturelle, comme le montrent les exemples ci-dessous.

Moratín attribue les anthroponymes suivants aux personnages de Molière dans *La Escuela de los maridos (L'École des maris)*:

Sganarelle : Don Gregorio

Ariste : Don Manuel

Isabelle : Doña Rosa

Léonor : Doña Leonor

Lisette: Juliana

Valère: Don Enrique

Ergaste : Cosme

Marchena suit le même procédé, consistant à "espagnoliser" les personnages et les situations. Francisco Javier Hernández, responsable de l'édition, indique dans l'introduction : «Otro de los grandes aciertos de

²¹ Molière. (1987). *L'École des maris ; L'École des femmes*. Paris : Gallimard.

²² Molière. (1970). *Le Tartuffe ou l'Imposteur*. Paris: Hachette.

²³ Molière. (1977). *Tres comedias (La Escuela de los maridos, adaptación de Leandro Fernández de Moratín; La Escuela de las mujeres y Tartufo o el Hipócrita, traducidas del francés por José Marchena)*. Edición preparada por Francisco Javier Hernández. Editora Nacional: Madrid.

Marchena es el donaire con que sabe trasladar al español los nombres de personajes» (1977: 36). Ce sont les personnages du *Tartufo o el Hipócrita* (*Le Tartuffe ou l'Imposteur*):

Madame Pernelle: Doña Tecla

Orgon : Don Simplicio

Elmire : Doña Elvira

Damis: Don Alejandro

Mariane: Doña Pepita

Valère: Don Carlos

Cléante: Don Pablo

Tartuffe: Tartufo (Don Fidel)

Dorine: Juana

Monsieur Loyal, sergent: Don Celedonio, escribano

Flipote: Felipa

Comme nous avons pu le constater, dans l'analyse de ces trois œuvres de Molière, il n'existe pas une seule forme de traduire un nom propre, il en existe plusieurs. Dans le transfert des anthroponymes, il faut prendre en compte de divers conditionnements tels que le genre (théâtre, roman...) l'époque (Antiquité, époque contemporaine, XVII^e siècle...) le type de texte (comique, imaginative, sérieux...), l'accessibilité culturelle, le degré de connaissance de la part du récepteur et la fonction du nom. Mais principalement, et notamment dans les exemples appartenant à la fiction, c'est décision du traducteur et c'est lui qui choisit la forme de traduire qu'il considère la plus appropriée selon l'intentionnalité et le sens qu'il voudra exprimer.

Alain Rey (1992 :28) affirme qu'un nom propre ne se traduit pas : «il ne peut, à la limite, que s'adapter». De fait, les procédés employés pour transférer un nom à une autre langue ne peuvent pas être considérés réellement comme une traduction, sauf dans le cas des noms transparents. Pour le reste, les noms trouvent leur correspondance avec d'autres noms propres selon les règles du

système linguistique : ils sont transcrits, translittérés²⁴, naturalisés ou adaptés à la culture d'arrivée, ou même recréés. Dans le passé, c'était la tendance à la traduction ce qui prédominait, contrairement à ce qui se fait actuellement, où l'évolution de la traduction des anthroponymes est évidente ; les traducteurs du XVIII^e siècle espagnol effectuaient des véritables récréations, ils transféraient des données culturelles et, avec celles-ci, les noms propres à leur propre univers.

Dans le cas de noms opaques, il convient de tenir compte tout particulièrement du contexte afin de déterminer s'ils sont placés dans un cadre général ou s'il s'agit d'une réalité culturelle spécifique qui empêche leur transfert. En somme, il est nécessaire de respecter dans tous les cas la fonction du nom dans son contexte, qui est habituellement déterminée par l'intentionnalité du traducteur.

Finalement, nous souhaitons aborder la question des surnoms, des anthroponymes qui jouent un rôle très important dans la traduction des textes littéraires. Les surnoms sont à l'origine des sobriquets basés sur un défaut physique ou psychologique, sur un trait de personnalité ou un aspect dominant dans la vie sociale. Leur utilisation est multiple : amuser le lecteur, se moquer ouvertement d'une personnalité, présenter un personnage à travers ses qualités ou, le plus souvent, ses défauts, illustrer le manque de culture, etc. Dans ces différents cas, la stratégie choisie dépend, en grande mesure, de la capacité du traducteur à trouver l'expression minimale susceptible de suggérer et de donner une image correspondante.

Pour illustrer la traduction de ces noms propres, nous avons choisi, dans ce cas, l'œuvre espagnole *El camino*, de Miguel Delibes²⁵, qui nous semble exceptionnellement intéressant pour voir un aperçu de la traduction des surnoms et des sobriquets, face à la traduction française *Le chemin*, réalisée par Maurice-Edgar Coindreau²⁶. Cette œuvre, où Delibes décrit en détail le monde rural de l'époque, ses gens et leur façon de vivre, est habitée par un

²⁴ La translittération est une opération qui consiste à transcrire, lettre à lettre, chaque graphème d'écriture correspondant à un graphème d'un autre système, sans qu'on se préoccupe de la prononciation.

²⁵ Delibes, M. (1994). *El camino*. Barcelona: Destino.

²⁶ Delibes, M. (1959). *Le chemin*. (Trad. Maurice-Edgar Coindreau). Paris : Gallimard.

grand nombre de personnages avec des surnoms que le traducteur français transmet le mieux possible dans la langue cible :

Daniel, el Mochuelo : Daniel le Hibou

Roque, el Moñigo : Roque le Bouseux

Germán, el Tiñoso : Germán le Teigneux

Quino, el Manco: Quino le Manchot

Las Guindillas : les Guignes

Las Lepóridas : Les Lapines

Gerardo, el Indiano: Gerardo l'Indien

Pancho, el Sindió: Pancho le Mécréant

Antonio, el Buche: Antonio le Goinfre

Moisés, el Peón : Moisés le Pion

Rita, la Tonta : Rita la Sotte

María, la Chata : María la Camuse

Sara, la Moñiga : Sara la Bouseuse

Lucas, el Mutilado : Lucas le Mutilé

La traduction de surnoms n'est pas aisée, parce que la tâche du traducteur est de transmettre dans la langue cible une sorte de message bref et condensé et surtout d'être fidèle, dans la mesure du possible, aux connotations transmises à travers ces surnoms. Notre démarche nous permet de conclure que ceux-ci peuvent être considérés des médiateurs culturels qui mettent en évidence le contact de deux cultures, l'existence d'un dialogue entre elles, l'influence et l'interaction qu'elles reçoivent réciproquement. Loin d'être de simples étiquettes, les surnoms participent activement à la construction du sens et permettent au lecteur de mieux comprendre le contexte original des personnages qui évoluent dans le récit. Dans les exemples ci-dessus, la Castille profonde, le monde rural, si bien décrit par Miguel Delibes.

Il faut noter l'utilité limitée du dictionnaire dans la traduction des anthroponymes, car leur traitement est purement référentiel et on n'envisage pas les possibles interprétations. Les noms propres célèbres ou historiques ne présentent pas des problèmes, puisqu'ils sont recueillis dans les encyclopédies

et les dictionnaires spécialisés. Mais, en ce qui concerne le reste d'anthroponymes, leur traduction doit être résolue, dans chaque cas, en tenant compte des éventualités présentées, toujours par rapport à leur contexte. S'il fallait déterminer une formule de traduction des noms propres de fiction, on pourrait dire que, plus il y aura charge symbolique du nom, plus la traduction de celui-ci sera nécessaire.

Les noms propres de personnes suscitent un intérêt croissant dans les recherches actuelles en traductologie. Cependant, jusqu'à présent, c'est l'étude des toponymes qui a prévalu sur celle des noms de personne, des surnoms et des sobriquets. Néanmoins, la diversité, richesse et complexité des anthroponymes ont été des facteurs déterminants pour que nous les abordions dans notre travail.

Dans le chapitre qui suit, nous procéderons à l'analyse comparative de deux traductions de *L'Immoraliste* d'André Gide en langue espagnole à travers les noms propres afin d'observer les procédés et stratégies utilisés par les traducteurs et de comparer les différences que nous avons pu trouver dans le processus.

CHAPITRE V : ANALYSE DE LA TRADUCTION DES NOMS PROPRES DANS *L'IMMORALISTE*

Nous allons donc analyser la traduction des NP à partir de la comparaison de deux versions en espagnol d'une même œuvre littéraire en langue française : *L'immoraliste* de Gide²⁷ (TS : texte source). Les versions sont réalisées par deux traducteurs différents avec une distance chronologique entre la première et la deuxième de trente ans. La première correspond à la traduction de l'Argentin Julio Cortázar²⁸ (TC1 : texte cible 1) ; et la deuxième à l'édition espagnole de Margarita Carbayo²⁹ (TC2 : texte cible 2). Dans une approche temporelle cette différence nous permet d'intégrer aussi une perspective diachronique dans l'étude du corpus. Signalons qu'il y a d'autres traductions de cette œuvre littéraire, c'est pourquoi il n'existe pas une traduction définitive à ce propos ; des nombreuses œuvres classiques ont été traduites plusieurs fois à des époques différentes, mais pour mieux cerner le sujet, nous nous sommes limités à ces deux exemples.

L'objectif de cette analyse sera d'observer les différentes techniques utilisées par les traducteurs au moment de mener à bien la traduction des noms propres dans les œuvres mentionnées ci-dessus. Nous mettrons d'avantage l'accent sur l'analyse des deux types de noms propres par excellence, les anthroponymes et les toponymes. L'étude comparative de ce corpus nous permet d'observer comment les traducteurs ont résolu les problèmes rencontrés, en provoquant ainsi un développement dans la connaissance de la réalité de la pratique traductrice.

Avant tout, il convient de rappeler qui est Cortázar pour mieux comprendre ses comportements dans la traduction des noms propres, vu qu'il est l'un des premiers traducteurs, sinon même le premier, à faire face à l'œuvre de Gide. Il faut tenir en compte du fait que Julio Cortázar fut aussi un écrivain, donc, à des nombreux égards, on trouvera l'écrivain derrière le traducteur.

²⁷ Gide, A. (1941). *L'immoraliste*. Paris: Mercure de France.

²⁸ Gide, A. (1958). *El inmoralista*. (Trad. Julio Cortázar). Buenos Aires: Argos.

²⁹ Gide, A. (1988). *El inmoralista*. (Trad. Margarita Carbayo). Madrid: Catedra.

Dans l'analyse, nous avons découvert des stratégies différentes de la part des traducteurs au moment de traduire les noms propres. En ce qui concerne les anthroponymes, l'adaptation ou naturalisation est la technique la plus employée dans le TC1, tandis que la répétition prévaut dans le TC2.

Les divergences qui existent entre les deux versions traduites viennent de la volonté du premier traducteur d'hispaniser ce type de noms propres, au moyen de son naturalisation. Quelques exemples sont : *Albertine* (TS et TC2) vs. *Albertina* ; *Antoine* (TS et TC2) vs. *Antonio* (TC1) ; *Ashour* (TS et TC2) vs. *Ashur* (TC1) ; *Charles* (TS et TC2) vs. *Carlos* (TC1) ; *Denis* (TS et TC2) vs. *Dionisio* (TC1) ; *Etienne* (TS et TC2) vs. *Esteban* (TC1) ; *Gaston* (TS et TC2) vs. *Gastón* (TC1) ; *Godefroy* (TS et TC2) vs. *Godofredo* (TC1) ; *Hubert* (TS et TC2) vs. *Huberto* (TC1) ; *Julie* (TS et TC2) vs. *Julia* ; *Maurice* (TS et TC2) vs. *Mauricio* (TC1) ; *Michel* (TS et TC2) vs. *Miguel* (TC1) ; (TC1) ; *Philippe* (TS et TC2) vs. *Felipe* (TC1) ; *Pierre* (TS et TC2) vs. *Pedro* (TC1).

«[...] été déposer des cartes chez **Albertine** et chez **Julie**. Extenué, je rentre et vous trouve aussi fatiguée que moi-même, ayant vu **Adeline, Marthe, Jeanne, Sophie.**» (Gide, 1941: 143,144)

«[...] dejar mi tarjeta en casa de **Albertina** y de **Julia**... Vuelvo extenuado, y te encuentro tan fatigado como yo, después de recibir a **Adelina, Marta, Juana, Sofia.**» (Cortázar, 1958: 91,92)

«[...] fui a dejar unas tarjetas a casa de **Albertine** y a la de **Julie**... Extenuado, vuelvo a casa y te encuentro tan fatigada como yo, tras haber visto a **Adeline, Marthe, Jeanne, Sophie.** (Carbayo, 1988: 114)

Cela n'arrive pas avec les anthroponymes qui font référence aux personnages historiques, où les deux traducteurs s'accordent à les remplacer par les formes reconnues en espagnol : *Amalasonthe* / *Amalasonta* ; *Athalaric* / *Atalarico* ; *Cassiodore* / *Casiodoro* ; *Platon* / *Platón* ; *Théodoric* / *Teodorico*.

Les toponymes, aussi bien dans la première édition de traduction que dans la deuxième, sont généralement adaptés pour les deux traducteurs (tendance habituelle qui s'effectue dans les toponymes qui ont une forme attestée dans la langue cible), les références étant connues du lecteur espagnol : *Constantine* (TS) vs. *Constantina* (TC1 et TC2) ; *Florence* (TS) vs. *Florencia* (TC1 et TC2) ; *Grèce* (TS) vs. *Grecia* (TC1 et TC2) ; *Malte* (TS) vs. *Malta* (TC1 et TC2) ; *Marseille* (TS) vs. *Marsella* (TC1 et TC2) ; *Paris* (TS) vs. *París* (TC1 et TC2) ; *Salerne* (TS) vs. *Salerno* (TC1 et TC2) ; *Sorrente* (TS) vs.

Sorrento (TC1 et TC2) ; *Syracuse* (TS) vs. *Siracusa* (TC1 et TC2) ; *Tunis* (TS) vs. *Túnez* (TC1 et TC2).

«Et pourtant, à peine avions-nous quitté **Marseille**, divers souvenirs de **Grenade** et de **Séville**³⁰ se ravivèrent [...]» (Gide, 1941 : 26)

«Y sin embargo, apenas hubimos abandonado **Marsella** diversos recuerdos de **Granada** y de **Sevilla** volvieron a mí [...]» (Cortázar, 1958: 22)

«Y sin embargo, apenas dejamos **Marsella**, diversos recuerdos de **Granada** y **Sevilla** se reavivaron en mí [...]» (Carbayo, 1988: 55)

Par ailleurs, les deux versions effectuent la traduction littérale par rapport aux noms propres de lieux, que ce soit pour des raisons de simplicité du lecteur ou pour les connotations qu'ils transmettent :

«[...] une ferme dite la "**ferme du Château**" était louée à demi par un système de demi-métayage [...]» (Gide, 1941 : 123)

«[...] una granja llamada "**la granja del Castillo**" habría sido alquilada a medias por un sistema de semiaparcería [...]» (Cortázar, 1958: 80)

«[...] una granja llamada "**la granja del Castillo**" estaba alquilada a medias por un sistema de semiaparcería [...]» (Carbayo, 1988: 104)

En ce qui concerne le nom *Collège de France*, il est traduit chez Carbayo comme *colegio de Francia*, en minuscule, en perdant ainsi la caractérisation du nom propre (en qualité de nom d'institution) et la connotation du texte original³¹. Cortázar, néanmoins, conserve la majuscule dans le processus de traduction :

«[...] une lettre m'apprenait brusquement que, se trouvant vacante une chaire au **Collège de France**, mon nom avait été plusieurs fois prononcé.» (Gide, 1941 : 107)

«[...] una carta me informó súbitamente que en el **Colegio de Francia** había quedado vacante una cátedra, y que mi nombre era pronunciado frecuentemente a su respecto. » (Cortázar, 1958: 69)

«[...] una carta me informaba súbitamente de que encontrándose vacante una cátedra en el **colegio de Francia**, mi nombre había sido pronunciado repetidamente.» (Carbayo, 1988: 95)

³⁰ Ici, nous pouvons remarquer aussi la logique de Gide dans le texte original, étant entendu que cet auteur utilise aussi les formes reconnues françaises par rapport aux toponymes ; dans ce cas, par exemple, il ne garde pas la version originale espagnole des villes de *Granada* et de *Sevilla*. Il suit cette stratégie avec tous les toponymes de l'œuvre, comme on peut le constater dans les exemples précédents des formes françaises. Ceci évidemment s'explique parce que les toponymes avaient déjà une traduction établie auparavant.

³¹ Peut être une erreur de la traductrice ou, à défaut, d'imprimerie, parce que le *Collège de France* est une institution très prestigieuse et reconnue ; on pourrait même garder l'original français dans les traductions.

Cela s'applique également au nom *Chiraz*, *Tokay* ou *Barba-Grisca*, concernant le nom propre de vins, où le TC2 revient à omettre la majuscule, tandis que le TC1 continue à la conserver tel qu'elle apparaît dans le TS, sans perdre cette connotation :

«Si vous étiez venu dîner, je vous aurais offert du **Chiraz**, de ce vin que chantait Hafiz, mais il est trop tard à présent, il faut être à jeun pour le boire.» (Gide, 1941: 149)

«Si hubiera venido a comer conmigo, le habría servido **Chiraz**, ese vino que cantaba Hafiz, pero ya es demasiado tarde; hay que estar en ayunas para beberlo.» (Cortázar, 1958: 94)

«Si hubiera venido usted a cenar, le habría servido **chiraz**, ese vino que cantaba Hafiz, pero ahora ya es demasiado tarde; hay que estar en ayunas para beberlo.» (Carbayo, 1988: 117)

On trouve chez Carbayo l'inclusion de quelques gloses extratextuelles relatives à certains nom propres, qui ne sont pas incluses dans le texte original ni dans la traduction précédente. Un exemple en est le nom *Chiraz*, mais, dans ce cas, en qualité de ville :

« -Et nous boirons du vin de **Chiraz**, dit Ménalque» (Gide, 1941 : 165)

« -Y beberemos vino de **Chiraz**- dijo Menalcas. (Cortázar, 1958: 102)

« -Y beberemos vino de **Chiraz***....» (Carbayo, 1988: 125)

La note en bas de page explicative(*) dit : "Chiraz, ciudad de Persia". Ce fait pourrait expliquer le comportement de la traductrice quant à cette tendance de remplacer la majuscule par la minuscule dans les noms propres de vins, en vue de les différencier avec la ville, car dans le nom du vin *tokay* une autre glose extratextuelle est intégrée : "El tokay es un licor de vino procedente de la región húngara llamada Tokay, de la que toma su nombre referido al caldo."³²

Pour conclure cette analyse, il est nécessaire d'ajouter que les anthroponymes et les toponymes qui n'ont pas une forme reconnue ou officielle dans la langue cible, ne sont pas traduits. C'est le cas, d'un côté, de *Biskra*, *Bocage*, *Bute*, *Daniel*, *Didier*, *Djem*, *Hafiz*, *Moktir*, *Rhadra*, et, d'un autre côté, d'*Angers*, *Heurtevent*, *La Morinière*, *Lisieux*, *Passy*, *Pont-l'Évêque* ; aucun des traducteurs n'ayant opté pour le procédé de substitution d'un autre NP.

³² L'abondance d'annotations et d'explications dans cette traduction correspond certainement aux caractéristiques des Éditions Catedra, étant donné que celle-ci est une Maison d'Édition orientée, comme son nom l'indique, dans une perspective pédagogique et didactique. Dans la version de Cortázar, en revanche, on ne trouve aucune note explicative en bas de page.

En introduisant cette perspective diachronique, nous avons pu constater un plus grand rapprochement du texte français au lecteur cible dans la traduction la plus ancienne (celle de Cortázar), puisqu'il adapte les noms à la langue espagnole lorsque cela est possible et évite ainsi tout effet d'étrangeté. Cependant, dans la traduction la plus récente (celle de Carbayo), on observe une certaine liberté de la part de la traductrice. Celle-ci, dans certains cas, coïncide avec Cortázar dans la façon de traduire, mais d'autres fois, on aperçoit des approches différentes dans le processus de traduction.

Par exemple, en ce qui concerne les anthroponymes, dans l'édition de Margarita Carbayo nous constatons une stratégie mixte: elle laisse sans changement les prénoms des personnages fictifs, en les transcrivant tels qu'ils sont dans le texte original de Gide, tandis que les anthroponymes des personnages historiques et les toponymes sont traduits en espagnol, comme le fait aussi Julio Cortázar. Peut-être s'est-elle appuyée sur le degré de sémantisation du nom propre, puisque les noms des personnages fictifs de cette œuvre littéraire n'ont aucun type de connotation, sinon leur simple dénomination ; donc nous pouvons dire, d'après le classement déjà citée dans notre étude, que ce sont des noms conventionnels ou opaques. La traductrice peut donc conserver le nom propre du personnage du texte source sans provoquer de difficultés chez le lecteur de langue espagnole, étant donné qu'aucun d'eux ne possède un sens ajouté. Or, en ce qui concerne la traduction des anthroponymes des personnages historiques, cette stratégie confirme les postulats théoriques de Peter Newmark et d'autres qui s'accordent sur le fait que les noms classiques anciens sont naturalisés dans les principales langues européennes (Newmark, 2010 : 289). Quant aux toponymes, se confirme aussi la théorie exposée tout au long de notre étude, manifestant que la forme originale est conservée à moins qu'il existe une forme officielle dans la langue étrangère, dans ce cas, on emploie l'exonyme correspondant.

Suivant ce point de vue diachronique, la première traduction examinée tend à utiliser l'adaptation et la traduction espagnole plus que l'édition postérieure, qui emploie, en d'autres occasions, la technique de répétition ou de transcription de l'original. Ainsi, nous pouvons dire que Carbayo n'est pas trop systématique; dans l'ensemble on peut constater chez elle une tendance mixte,

ni uniquement naturalisante, ni ouvertement exotisante³³. Il y a un souci de concilier les deux pôles. Il est évident que la traductrice connaissait déjà la traduction de Julio Cortázar, donc les changements effectués ne sont pas innocents et ils correspondent à un parti pris parfaitement assumé. Cortázar, pour sa part, utilise assez systématiquement l'adaptation espagnole. Sa traduction se relève ainsi comme la plus naturalisante, vu qu'il est aussi un écrivain et qu'il fait donc ses propres créations. Nous pouvons ajouter qu'à son époque la traduction n'était pas parvenue à la professionnalisation actuelle. Il n'y avait pas encore de normes ni de règles établies comme actuellement. Autrefois, les traductions étaient plus libres, car elles n'avaient pas de références théoriques ; il existait donc une tendance naturelle à traduire et à hispaniser les noms.

³³ L'exotisation consiste à conserver le terme source dans le texte cible.

CONCLUSION

La principale réflexion qui surgit d'après notre étude c'est que la traduction est un débat qui est encore à l'ordre du jour. Nous avons trouvé beaucoup de noms propres qui sont traduits, mais pas d'autres, ainsi que dans quelques époques il est plus fréquent de les traduire (surtout au XIX^e siècle), tandis que dans d'autres on préfère de laisser les noms sous la forme originale. Cette dernière forme est la tendance actuelle ; aujourd'hui, on tend à la non-traduction, la préservation, conservation et maintien de traits de la langue originale, afin de respecter l'intégrité de son système.

Tout au long de notre travail, nous avons pu observer un progrès de la traductologie en tant que science : autrefois, les traductions ne disposaient pas de tant de supports théoriques qu'aujourd'hui et c'est pour cette raison que celles-ci étaient plus libres et plus dépendantes du bon vouloir du traducteur. En outre, la plupart des traducteurs étaient des amateurs plus que des traducteurs professionnels. À l'époque actuelle, les traductions disposent de théoriciens et de chercheurs (García Yebra, Newmark, Moya, etc.) qui ont fourni des fondements théoriques qui n'existaient pas dans d'autres époques. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement de traductions effectuées par des choix et des réflexions personnels du traducteur, mais il existe aussi un contexte et des principes établis à prendre en considération.

Grâce à la documentation consultée et aux analyses effectuées à propos de la traduction des noms propres, en particulier dans les textes littéraires, nous nous sommes également aperçus que les noms non-connotatifs (conventionnels ou opaques) posent problème quand on en vient à leur traduction, car si ceux-ci sont traduits il y aurait une transposition de l'univers spécifiquement français à une réalité devenue espagnole et qui n'a rien à voir. Cela se produit probablement parce qu'il s'agit de langues voisines, les deux utilisant l'écriture d'origine latine, et il existe une tendance à traduire à cause du rapprochement existant entre elles. Cependant, il est plus logique et raisonnable de conserver la couleur locale lorsque les noms ne possèdent aucune connotation, car si on traduit, on transforme ; les personnages sont ou bien français ou bien espagnols. Dans le cas des noms transparents ou

expressifs, au contraire, il est convenable de les traduire pour une meilleure compréhension de la part des lecteurs cibles, étant donné que ces noms contiennent un sens qui doit être transmis et compris. Cela vaut également pour les surnoms et les sobriquets, des noms qui provoquent plus de complexité au moment de mener à bien la traduction, puisque le traducteur doit être le plus fidèle possible aux connotations transmises à travers ces anthroponymes. Par conséquent, ce type de noms requiert plus d'attention et de minutie pour transmettre parfaitement dans la langue d'arrivée chaque détail exprimé dans la langue d'origine.

Finalement, nous avons pu constater que l'étude comparative de différentes traductions d'un même texte original est fort intéressante et utile parce que cela nous permet de tirer des conclusions sur les propres traducteurs, leur conception du texte ou leurs principes de traduction, de montrer les contrastes entre les langues analysées et de mettre en relief où résident les difficultés au moment de traduire un texte. De plus, les propres œuvres, c'est-à-dire, les textes dans leur originalité, peuvent aussi donner le ton au traducteur pour lui indiquer, en partie, le chemin à suivre.

Ainsi, la traduction est une magnifique occasion pour observer dans quelle mesure une langue cible est capable d'incorporer l'altérité, l'étrangeté ; cette singularité de chaque langue se manifestant aussi dans les noms propres. Comme le souligne Folkart :

«Le nom propre constitue également le lieu où se manifeste avec le plus d'évidence l'altérité radicale du texte source et du texte cible : lieu de démarquage traversé de toutes les tensions entre deux textes et deux matrices culturelles, il atteste ce *conflit d'énonciation* qui est au cœur même de la traduction.» (Folkart, 1986 : 251)

Voilà pourquoi nous avons voulu souligner dans cette étude l'intérêt d'une réflexion sur le traitement du nom propre à l'intérieur de la traduction, pour le progrès que cela représente dans la connaissance de la réalité de la pratique traductrice, en enrichissant ainsi le domaine de la didactique de la traduction avec des propositions de stratégies fondées sur la réalité du traducteur.

Pour conclure, comme nous l'avons souligné au début de notre travail, la traduction n'est pas une discipline récente et elle a évolué au fil des siècles

jusqu'à occuper une place très importante dans la société. Nous pouvons affirmer que la traduction est une pratique qui est en évolution constante, surtout dans une société de connaissance et de communication comme la nôtre où il existe un besoin d'échanges continus d'informations.

Soulignons finalement que ce travail sur la traduction des noms propres nous a permis de nous enrichir tant du point de vue académique que personnel et, d'un point de vue interne, nous nous sommes rendu compte que la traduction et, en particulier, la traduction des noms propres, est une tâche très complexe qui requiert toujours un raisonnement logique et médité de la part des traducteurs. Rien n'est traduit au hasard.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLARD, M. (2001). *Le nom propre en traduction*. Paris : Ophrys.
- BALLARD, M. (2013). *Histoire de la traduction : Repères historiques et culturels*. Bruxelles : de Boeck.
- ECO, U. (2008). *Decir casi lo mismo. Experiencias de traducción*. (Trad. Helena Lozano Miralles). Barcelona: Lumen.
- FRANCO AIXELÁ, J. (2000). *La traducción condicionada de los nombres propios (inglés-español): análisis descriptivo*. Salamanca: Almar.
- GARCÍA YEBRA, V. (1982). *Teoría y práctica de la traducción*. Madrid: Gredos.
- GARCÍA YEBRA, V. (1983). *En torno a la traducción: teoría, crítica, historia*. Madrid: Gredos.
- GERBOIN, P. et LEROY, C. (2009). *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*. Paris : Hachette.
- GREVISSE, M. (1964). *Le Bon Usage: grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*. Paris: Duculot.
- KLEIBER, G. (1981). *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksieck.
- LYONS, J. (1980). *Semántica*. Barcelona: Teide.
- MOYA, V. (2000). *La traducción de los nombres propios*. Madrid: Cátedra.
- NAVARRO DOMINGUEZ, F. (1996). *Manual de bibliografía española de traducción e interpretación*. Publicaciones de la Universidad de Alicante.
- NEWMARK, P. (2010). *Manual de traducción*. (Trad. Virgilio Moya). Madrid : Cátedra.
- NIDA, E. et TABER, C.R. (1971). *La traduction : théorie et méthode*, Londres : Alliance Biblique Universelle.
- OZAETA, M.R. et YLLERA, A. (2002). *Estudios de traducción. Francés – español*. Madrid: UNED.

PELORSON, J. M. et PÉREZ, J. (1971, 1991). *Guide de la version espagnole* (septième édition). Paris : Armand Colin.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA DE LA LENGUA (1978). *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe.

REY, A. (1992). *La terminologie : noms et notions* (2^e éd. corrigée). Paris : PUF.

SANTOYO, J.C. (1985). *El delito de traducir*. León: Universidad de León.

SANTOYO, J.C. (1987). *La "traducción" de los nombres propios. Problemas de la traducción (Mesa redonda)*. Madrid: Fundación «Alfonso X el Sabio». pp. 45-50.

ŒUVRES ÉTUDIÉES

DELIBES, M. (1994). *El camino*. Barcelona: Destino.

DELIBES, M. (1959). *Le chemin*. (Trad. Maurice-Edgar Coindreau). Paris : Gallimard.

FLAUBERT, G. (2012). *La señora Bovary*. (Trad. María Teresa Gallego Urrutia). Alba Editorial: Barcelona.

GIDE, A. (1941). *L'Immoraliste*. Paris: Mercure de France.

GIDE, A. (1988). *El inmoralista*. (Trad. Margarita Carbayo). Madrid: Catedra.

GIDE, A. (1958). *El inmoralista*. (Trad. Julio Córdazar). Buenos Aires: Argos.

MOLIÈRE. (1930). *El avaro. El misántropo. El hipócrita*. (Trad. anónima). Barcelona: Cisne.

MOLIÈRE. (1970). *Le malade imaginaire*. Paris : Hachette.

MOLIÈRE. (1970). *Le Tartuffe ou l'Imposteur*. Paris: Hachette.

MOLIÈRE. (1971). *L'avare*. Paris : Bordas classiques.

MOLIÈRE. (1977). *Tres comedias (La Escuela de los maridos, adaptación de Leandro Fernández de Moratín; La Escuela de las mujeres y Tartufo o el Hipócrita, traducidas del francés por José Marchena)*. Edición preparada por Francisco Javier Hernández. Editora Nacional: Madrid.

MOLIÈRE. (1987). *L'École des maris ; L'École des femmes*. Paris : Gallimard.

MOLIÈRE. (1993). *El avaro. El enfermo imaginario*. (Trad. Carlos Ortega).
Edición de Francisco Javier Hernández. Madrid: Cátedra.

REVUES ET DOCUMENTS ÉLECTRONIQUES

COLLOMBAT, I. (2005). "Oulipo du traducteur." *Semen*, 19 : 81-94.

CORONADO GONZÁLEZ, M.L. y GARCÍA GONZÁLEZ, J. (1991). "La traducción de los antropónimos." *Revista española de lingüística aplicada*, vol. 7: 49-72.

FOLKART, B. (1986). "Traduction et remotivation onomastique." *Meta*, 3, vol.33: 233-252.

GARY-PRIEUR, M.N. (1991). "Syntaxe et sémantique des noms propres." *Langue française*, 92 : 4-25.

MOLINO, J. (1982). "Le nom propre dans la langue." *Langages*, 66, vol.16: 5-20.

MOYA, V. (1993). "Nombres propios: su traducción." *Revista de Filología de la Universidad de la Laguna*, 12: 233-247.

OZAETA, M. R. (2002). "Los antropónimos: nociones teóricas y modalidades de transferencia (francés-español)". *EPOS*, XVIII: 233-255.

ZARROUK, M. (2006). "Microhistoria e historia de la traducción." *Sendebarr*, 17: 5-19.

SITES INTERNET

<http://interclassica.um.es/var/plain/storage/original/application/70f37a46a71bb66275947ab85daeeb81.pdf>

<https://corpus.revues.org/2086#ftn1>

<http://id.erudit.org/iderudit/1027480ar>

<http://www.linguee.fr/francais-espagnol>

www.larousse.es